

À Paris, monter les escaliers peut changer votre façon de vivre

On commence cet épisode par un souvenir. Vous êtes d'accord ? Oui, bon, comme d'habitude, vous n'avez pas trop le choix. C'est moi qui décide, après tout.

Alors, voilà, écoutez bien.

Quand j'avais 19 ans, ma meilleure amie est partie vivre à Paris. C'était un moment important, presque symbolique. Partir à Paris, c'était un peu comme aller à Hollywood pour un jeune acteur. C'était entrer dans une nouvelle vie. Mon amie était bien entendu très fière - elle avait été acceptée dans une grande école. Elle était excitée à l'idée d'emménager dans son studio, seule, à Paris... et moi aussi, évidemment, j'étais excitée par cette idée. Elle avait trouvé un studio dans un bon quartier de Paris. Enfin, un studio... Oui, c'est vrai, il y avait une seule pièce, donc concrètement, c'était un studio. Mais en réalité, c'était une chambre de bonne. Je ne sais pas si vous connaissez l'expression. En fait, autrefois, dans les grands immeubles haussmanniens, les beaux immeubles bourgeois de Paris, le dernier étage était destiné au personnel de maison. Ça veut dire que les servantes, les bonnes, n'habitaient pas dans les appartements où elles travaillaient, mais dans de petites chambres très précaires au sixième étage. Pour monter à cet étage, on prenait aussi une autre entrée, pas l'entrée principale. Aujourd'hui, ces chambres ont été réaménagées et le plus souvent, ce sont des étudiants qui y habitent. Souvent dans de mauvaises conditions.

Mais à l'époque, quand ma copine s'est installée à Paris, peu nous importait comment était son appartement, son studio, sa chambre. Elle allait habiter à Paris.

Je me souviens encore très bien de la première fois où je suis allée la voir. Je revois la scène très clairement. L'immeuble était magnifique, vraiment. Une belle façade parisienne, avec des balcons en fer forgé, une grande porte en bois un peu lourde, ce genre de porte qu'on pousse et qui donne immédiatement l'impression qu'on entre dans quelque chose d'important. À l'intérieur, il y avait une entrée élégante, un peu silencieuse, avec ce mélange d'odeur de vieux bois, de produits d'entretien, et quelque chose d'indéfinissable qu'on trouve souvent dans les immeubles anciens. Et là, je me disais : "Ah oui, ça y est, elle vit à Paris."

Mon amie était avec moi, je crois qu'elle était venue me chercher à la gare. Quand on est entrées dans l'immeuble, elle m'a demandé de la suivre dans la cour et on est arrivées devant une autre entrée, plus petite, moins élégante. Et puis elle m'a regardée, très naturellement, et elle m'a dit : "Bon, c'est au sixième." Au sixième étage. Sans ascenseur. Elle a dit ça comme si elle me disait "c'est au premier à gauche". Moi, à ce moment-là, je n'ai pas encore compris ce que ça impliquait. Donc on a commencé à monter. Premier étage : tout allait bien, on parlait, on rigolait, on était encore pleines d'énergie. Deuxième étage : toujours bien, on continuait à discuter, on parlait de l'immeuble et du quartier. Troisième étage : ça a commencé à changer un peu. On parlait encore, mais il y avait des petits silences. Quatrième étage : les phrases sont devenues plus courtes. Cinquième étage : il n'y avait plus de phrases. Juste de grands sifflements. Les jambes commençaient à être lourdes. Et puis on est arrivées au sixième étage. Mais ce n'était pas seulement "on est arrivées". C'était vraiment comme passer dans un autre univers. Le couloir était étroit, la lumière était différente, les murs sales, avec des fissures et la peinture qui s'écaillait. On avait l'impression d'être dans un autre immeuble. Comme si on avait quitté le Paris "élégant" pour entrer dans les coulisses. Les toilettes étaient sur le palier. Ça veut dire qu'elles étaient communes à toutes les personnes qui habitaient à l'étage. Et la chambre est petite. Très petite. Mais au moins, mon amie avait réussi à y installer une douche, ce qui, honnêtement, relevait de

l'exploit technique, mais surtout me soulageait... vu l'état et l'odeur dans les toilettes. Mais ce qui m'a le plus marquée, ce n'est pas l'espace, ni le confort, ni même le fait de devoir sortir du studio pour aller aux toilettes. Ce qui m'a marquée, c'est ce que ça changeait dans notre comportement. Très concrètement. Très quotidiennement. Parce qu'avant de sortir... on ne sortait pas comme ça. On ne disait pas "allez, on y va" en attrapant vaguement son sac. Non. On s'arrêtait. On faisait une pause. Une vraie pause de réflexion. Une checklist mentale. "Est-ce que j'ai mon sac ? Mon portefeuille ? Est-ce que j'ai pris de l'eau ? Est-ce que j'ai besoin d'un pull ?" On anticipait tout. Parce qu'on savait que sinon... il faudrait remonter...

Et ça changeait tout. Parce que concrètement, si on oubliait quelque chose, on ne remontait pas automatiquement. On ne faisait pas ce geste presque automatique qu'on fait aujourd'hui : "Oh mince, j'ai oublié mon chargeur, je retourne à l'appart'. Attends-moi deux minutes." Non. Là, c'était une décision. Une vraie décision. On se regardait, on évaluait la situation. "Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? Est-ce que je peux m'en passer ? Est-ce que ça vaut les six étages ?" Et parfois, la réponse était non. Et donc on partait sans. On acceptait de ne pas avoir tout. Et quelque part, ça rendait les choses presque... plus simples.

Pourquoi est-ce que je vous parle de cette histoire ? Parce que j'ai lu récemment un article très intéressant. Il raconte l'histoire d'une Américaine qui vit à Paris et qui a partagé sur Internet le trajet qu'elle doit faire pour rentrer chez elle. Et ce trajet est devenu viral sur les réseaux sociaux. Pourquoi ? Parce que pour toute personne qui n'habite pas à Paris, il est complètement improbable. Elle doit passer par plusieurs portes, traverser des couloirs, monter des escaliers, encore et encore, comme si son appartement était caché au bout d'un labyrinthe. Dans la vidéo, on a presque l'impression qu'elle n'y arrivera jamais. Et quand elle arrive enfin, on ressent presque un soulagement... alors qu'on est juste en train de regarder une vidéo.

Ce qui est fascinant, c'est la réaction des gens. Beaucoup trouvent ça incroyable, presque choquant. "Comment est-ce possible ?", "En 2025, ça existe encore ?", "Mais c'est impossible de vivre dans un appartement comme ça !", "Mais pourquoi ils n'installent pas un ascenseur ?", "Je ne pourrais jamais vivre comme ça." Et en même temps, d'autres trouvent ça drôle, charmant, presque romantique. Comme si cette difficulté faisait partie de l'expérience parisienne. Et au fond, c'est un peu ça. Parce que ces logements existent vraiment. Ils font partie de l'histoire de la ville. Ils font partie de l'identité de la ville de Paris, de son charme.

Et ce qui est presque ironique, c'est que malgré toutes ces contraintes (les escaliers, le manque de place, parfois les toilettes sur le palier), ces logements peuvent coûter très cher. Parce qu'ils sont à Paris. Parce que l'emplacement est central. Parce que la demande est énorme. Donc on accepte. On accepte les six étages. On accepte les allers-retours compliqués. On accepte même de transformer chaque sortie en petite mission logistique. Et je me demande si, au fond, ce n'est pas ça qui est intéressant dans cette histoire. Pas les escaliers eux-mêmes, mais ce qu'ils nous obligent à faire. Ralentir. Réfléchir. Décider. Accepter une petite frustration. Et peut-être même... vivre un peu différemment.

Parce que soyons honnêtes, personne ne rêve vraiment de monter six étages sans ascenseur avec des courses. Mais en même temps, ce sont souvent ces contraintes-là qui créent des souvenirs. Moi, je me souviens parfaitement de ces moments chez mon amie. De la fatigue, bien sûr, mais surtout des pauses, des rires, de ces petits instants où on s'arrêtait au milieu de l'escalier en disant "attends, on respire deux secondes", et où, finalement, on prenait le temps. Sans le vouloir.

Alors évidemment, je ne suis pas en train de vous dire que vous devriez chercher volontairement des complications dans votre vie. Mais peut-être que ça vaut la peine de regarder autrement certaines contraintes. Peut-être que certaines choses qui nous

ralentissent... nous obligent aussi à être plus présents, plus attentifs, plus conscients. Parce qu'au fond, cette histoire d'escaliers, ce n'est pas seulement une histoire d'escaliers. C'est une manière différente de vivre le quotidien. Une manière un peu moins automatique, un peu plus choisie. Et parfois... ça commence simplement par une question très concrète, très simple, mais finalement assez profonde : est-ce que j'ai vraiment besoin de remonter ces six étages pour aller chercher mon chargeur ou est-ce que je peux vivre quelques heures sans être constamment sur mon portable ?

The French to Go Podcast is produced by French Carte - Delphine Woda / www.frenchcarte.com, frenchcarte@gmail.com - Sound : <http://www.freesound.org/people/klankbeeld/>



Creative Commons Attribution – NonCommercial NoDerivatives 4.0 International License